

*Marianne*, du 12 au 19 mars 2021

## **Jean-Pierre Le Goff : "Cette pandémie a montré que le repli individualiste n'écrase pas tout"**



© Ph. MATSAS / Editions Stock

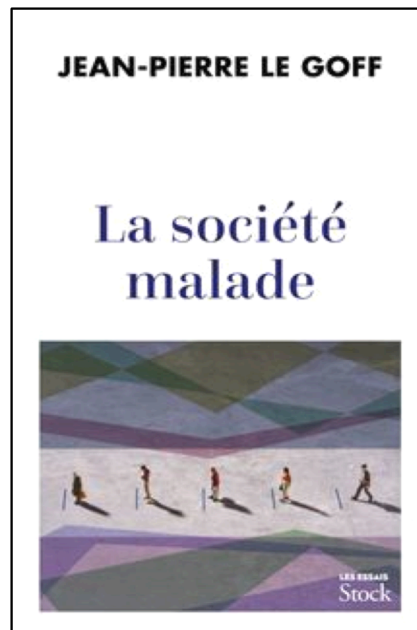
### **Entretien**

Par Rachel Binhas

**Dans son dernier essai, “la Société malade”, le sociologue se penche avec acuité sur les effets de la pandémie dans notre pays déjà mal portant. Les “réserves d’humanité” existent encore et se révèlent dans la crise.**

**Marianne :** Notre société est celle du présentisme, de la réaction. Difficulté à appréhender le passé, incapacité à penser le temps long... Avec la crise sanitaire, nous conjugons tout au présent, un présent éternel. Et nous en souffrons. Comment l’expliquer ?

**Jean-Pierre Le Goff :** Dans une société déconnectée de l’Histoire et qui doute des acquis de son héritage, verse dans le pénitentiel et qui ne parvient pas à se projeter collectivement dans l’avenir, le présent devient autoréférentiel. Le repli individualiste et communautariste se développe en même temps que l’action tend à se confondre avec la réactivité et l’adaptation à courte vue.



*La Société malade*, de Jean-Pierre Le Goff, Stock, mars 2021, 280 p., 18,50 €.

On retrouve ces aspects dans la pandémie, mais celle-ci a dilaté le temps d'une étrange façon : nous vivons comme dans une sorte de « temps arrêté » qui s'allonge. Le confinement et le couvre-feu renforcent le sentiment d'un « jour sans fin » où se répètent quotidiennement les mêmes informations, les mêmes déclarations, les mêmes débats et polémiques (scientifiques ou non), les mêmes conversations... qui tournent en rond et ne changent rien à la situation. La pandémie est un « événement monstre » qui a envahi et saturé l'espace public et médiatique. Les chaînes d'info en continu qui tournent en boucle accentuent cette répétition mortifère.

**Est-ce cela que vous appelez le « *sentiment d'irréalité* » dans votre livre ?**

Oui, le repli sur la sphère du privé et la prégnance des médias audiovisuels et des réseaux sociaux, sans parler du télétravail et des visioconférences, nous placent dans un rapport distancié à nos concitoyens et à l'épreuve du réel. Bien plus, la masse d'images et d'informations répétées à l'infini sature l'esprit, d'où ce « sentiment d'irréalité ». L'enfermement dans un présent qui n'embraye pas sur un avenir discernable et dans une bulle communicationnelle fonctionnant en continu entraîne des désorientations et des déséquilibres. Cette situation qui est poussée à l'extrême ne saurait durer encore très longtemps. Sinon au risque d'une démoralisation profonde et de réactions de défoulement et de révoltes incontrôlées, comme pour briser une sorte d'enfermement et d'impasse intérieure qui va de pair avec les restrictions des libertés liées à l'état d'urgence sanitaire.

**« Le confinement a pu ainsi apparaître comme une “civilisation des loisirs” et du “temps libre” », écrivez-vous. Et ce, sans véritable phénomène de consommation. N'est-ce pas encourageant pour cette société malade ?**

Il ne faudrait pas trop idéaliser cette réduction de la consommation pendant cette période bien particulière. Certains n'ont pas manqué d'y voir une remise en cause généralisée d'un mode de vie « aliénant », voire du capitalisme, au profit de la recherche d'une vie authentique avec une vision plus ou moins idéalisée de la vie à la campagne. Ces aspirations existent bien, les solidarités, les expérimentations locales, les « circuits courts »... sont des réalités, mais je doute qu'ils puissent constituer à eux seuls une alternative globale.

Le confinement n'a pas été vécu uniformément : comptaient aussi pour chacun sa situation sociale, sa culture, son âge, son lieu d'habitation, ses conditions de logement... Mais ce qui m'a frappé, c'est la façon dont un mode de vie, les goûts et les valeurs propres à une catégorie sociale particulière – pour le dire sommairement les « bobos » des grandes villes – ont été mis en avant dans les grands médias comme une sorte de modèle universel. Le contraste était particulièrement frappant entre ce qui continuait de se passer dans certains « territoires perdus de la République » et dans la « France périphérique » et les mille et un conseils pour « être bien dans sa tête et dans son corps » en vivant reclus chez soi.

Pour certaines catégories sociales, le temps du confinement a pu être l'occasion de prendre le temps de se soucier de soi, d'apprécier un autre rapport à la nature, de faire ce qu'on n'avait pas le temps de faire habituellement en cherchant à se faire plaisir de multiples manières. Cette sorte de « civilisation des loisirs » en miniature n'en comportait pas moins des limites insupportables, ne serait-ce que dans sa dimension festive particulièrement prisée par le « peuple adolescent ».

### **Que nous dit cette crise sanitaire sur notre rapport à la mort ?**

Nous vivons dans des sociétés modernes qui se sont efforcées d'évacuer la mort hors de notre horizon. Le jeunisme, l'activisme et le culte de la performance sont devenus des modes d'être et de comportement qui ont des allures de fuite existentielle. Quand la mort survient brutalement chez nos proches, nous nous trouvons soudainement désarmés et submergés par l'émotion. Ce sentimentalisme va de pair avec l'érosion des rites qui accompagnaient le deuil et maintenaient le lien avec la collectivité. On meurt de moins en moins à son domicile, on ne veille plus les morts et l'hôpital est devenu le passage obligé d'une agonie difficile à supporter.

La pandémie a fait resurgir l'angoisse diffuse de la maladie et de la mort possible dans une société qui non seulement manquait cruellement de moyens matériels et médicaux, mais qui encore était moralement et culturellement désarmée pour y faire face. La façon dont cette société a isolé les vieux dans les Ehpad, laissé les mourants dans la solitude, privé les familles de visites et traité les corps des défunts au début de la pandémie restera sans doute la page la plus sombre de cette pandémie.

**Vous soulignez la solidarité qui s'est mise en place avec la pandémie. Dans quelle mesure cela peut perdurer dans une société noyée par l'individualisme ?**

Je ne crois pas que « plus rien ne sera comme avant ». Mais cette pandémie a aussi montré que le repli individualiste et communautariste, s'il est toujours bien présent, n'écrase pas tout. Le pire n'est jamais sûr. Dans les moments critiques de l'Histoire surgissent des « réserves d'humanité » et des engagements qui transcendent les appartenances sociales et politiques. Le patriotisme et ce qu'on appelait les « forces vives de la nation » n'ont pas disparu, malgré les idéologies nouvelles qui laminent l'estime de nous-mêmes. La lucidité et le pessimisme ne se confondent pas avec le désespoir. Il importe avant tout de savoir sur qui et sur quelles ressources on peut compter dans cette période critique de l'Histoire.